

*Louise Blais : Pauvreté et santé mentale au féminin,  
l'étrangère à nos portes.*

Catherine des Rivières-Pigeon

Volume 12, numéro 2, 1999

Invisibles et visibles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/058053ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/058053ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

des Rivières-Pigeon, C. (1999). Compte rendu de [Louise Blais : *Pauvreté et santé mentale au féminin, l'étrangère à nos portes.*]. *Recherches féministes*, 12(2), 186–188. <https://doi.org/10.7202/058053ar>

La contribution la plus importante de l'ouvrage est certainement d'amener un point de vue critique par rapport à certaines stratégies endossées aveuglément comme porteuses d'espoir pour l'avancement de la cause des femmes sur la scène politique. Il s'agit cependant d'un recueil de communications, avec les limites que le genre impose : articles inégaux, thèmes souvent traités de façon superficielle. Cette fois-ci, la publication des actes du colloque apparaît néanmoins justifiée, plusieurs textes s'inscrivant dans un effort d'approfondissement et de renouvellement de la réflexion sur la place des femmes au sein des institutions politiques traditionnelles.

CHANTAL MAILLÉ  
Institut Simone-De Beauvoir  
Université Concordia

—● Louise Blais

*Pauvreté et santé mentale au féminin,  
l'étrangère à nos portes.*

Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1998, 169 p.

L'étrangère à nos portes, là est tout le paradoxe. La pauvreté est le facteur de risque le plus connu pour l'apparition de problèmes de santé mentale et, pourtant, la personne vivant dans des conditions de pauvreté reste une étrangère pour les chercheurs et les chercheuses, de même que souvent pour les personnes-ressources et les spécialistes travaillant dans ce domaine. On ne connaît cette étrangère que par statistiques interposées ; sa réalité, sa vision des choses, ses stratégies demeurent dans l'ombre. Dans son ouvrage, Louise Blais veut combler cette lacune en abordant les liens unissant le statut socioéconomique et la santé mentale sous l'angle de l'expérience vécue par des femmes ayant des enfants et vivant en deçà du seuil de pauvreté.

Ce livre présente les résultats d'une recherche qualitative effectuée auprès de 34 femmes de la région de Montréal, soit 18 Québécoises dites « de souche », 9 immigrantes et sept réfugiées. À travers l'analyse de ces entrevues et les extraits présentés, l'auteure donne une voix à ces femmes « dont on parle beaucoup mais que l'on entend peu » (p. 29). Les résultats sont surprenants : cette démarche permet de découvrir des aspects insoupçonnés d'une problématique mille fois étudiée. En mettant de côté neutralité et généralisation, l'auteure trace un portrait si prenant de ces femmes que l'on s'éprend d'affection, puis d'admiration pour elles. Le regard qu'offre ce livre remet en question plusieurs « évidences » sur cette population et révèle à quel point il est nécessaire de lire entre les lignes des données épidémiologiques sur le lien unissant statut socioéconomique et santé. Louise Blais démontre qu'il est beaucoup plus utile, pour comprendre cette étrangère, de l'écouter plutôt que de lui créer des catégories qui ne sont pas faites pour elle.

La première partie de l'ouvrage présente la base théorique sur laquelle s'appuie la recherche. L'auteure remet en question les approches médicales et épidémiologiques qui décontextualisent le problème de santé au point de séparer la personne malade et sa maladie, et de ne s'occuper que de cette dernière. Elle s'attarde également sur le discours actuel entourant la nouvelle santé publique. En adoptant une perspective historique, elle démontre les variations que l'on observe dans la notion de besoin en matière de santé mentale en fonction du contexte, ce qui l'amène à s'interroger sur la signification donnée

à cette problématique par les personnes qui la vivent. Les aspects méthodologiques de la recherche sont par la suite présentés. Celle-ci comporte deux axes : le premier porte sur les éléments contextuels que rattachent les personnes interrogées à la problématique de la santé mentale et le second explore les stratégies de survie, soit les actions mises en œuvre pour résoudre ces problèmes. Ces deux axes constituent les deuxième et troisième parties de la recherche.

La deuxième partie révèle donc ce qui, d'après le discours des femmes, forme le contexte dans lequel apparaissent les problèmes de santé mentale. Deux champs sont mis en évidence : le champ socioéconomique et le champ familial. Les participantes jettent la lumière, au-delà des chiffres, sur les conséquences concrètes de la pauvreté : tout d'abord les difficultés liées au logement, à la faim, mais également aux privations continues de tout ce qui n'est pas strictement nécessaire. Les privations à imposer aux enfants sont les plus durement vécues. Ces difficultés matérielles ont de nombreuses conséquences indirectes qui s'accumulent avec le temps, comme le sentiment de culpabilité exprimé par plusieurs : dans un monde dominé par l'argent, ces femmes pauvres souffrent doublement puisqu'elles sont perçues comme responsables de leur pauvreté. Parfois même, cruellement, ce sont les enfants qui la leur reprochent : « Ils m'accusent d'être pauvre », dit l'une d'entre elles.

Le rapport au marché du travail est difficile pour les participantes non seulement parce qu'elles sont peu scolarisées, mais parce qu'elles sont mères. Le travail qu'elles effectuent à la maison, l'éducation des enfants, n'est pas payé et très peu reconnu. Et pourtant, l'accès au travail rémunéré n'est pas toujours une délivrance : « [ Le gouvernement ] devrait nous subventionner, pas juste nous envoyer au travail » (p. 76). La double tâche est épuisante pour ces mères souvent chefs de famille monoparentale, travaillant à petit salaire. On est bien loin de la libération par le travail : les données indiquent que la libération des femmes s'est surtout soldée, dans cette couche de la population, par un désengagement des hommes par rapport à leur rôle de pourvoyeur.

Le champ familial, qui constitue le second aspect contextuel analysé, se révèle particulièrement complexe. Au point que l'auteure soulève l'hypothèse selon laquelle la fameuse crise familiale, source de tous les maux sociaux, serait en réalité une crise du couple. La violence conjugale, physique, mais surtout psychologique, est omniprésente dans le discours. Les responsabilités de parent ne sont qu'exceptionnellement partagées : qu'elles soient chefs de famille monoparentale ou qu'elles vivent en couple, les femmes de l'échantillon sont père et mère à la fois. Le père est parti travailler, parti jouer... ou parti tout court. « Tout se passe comme si je les avais conçus moi-même », diront-elles, car « [les hommes] pensent que c'est le rôle de la femme [d'élever des enfants] » (p. 94). La violence, la solitude, l'isolement et encore la culpabilité sont le résultat de cette crise du couple.

Malgré ce portrait sombre, la troisième partie du livre permet de découvrir les « stratégies de survie » employées par les femmes pour se sortir de l'impasse. Et c'est dans cette partie que se révèlent les plus grandes surprises. Ainsi, alors même que la maternité est vécue dans des conditions extrêmement difficiles, le rôle de mère demeure la première source d'identité et de fierté pour les femmes de cette étude, et il sert de moteur aux démarches entreprises pour améliorer leurs conditions de vie, même lorsqu'il s'agit de quitter un conjoint violent. Les valeurs spirituelles prennent également une importance dans le discours que même l'auteure était loin de soupçonner. Autre surprise : chez ces populations perçues comme demandeuses d'aide, le bénévolat s'avère une activité très largement pratiquée. Aider les autres, c'est retrouver une valeur, mettre ses problèmes en

perspective, briser l'isolement, indiquent les participantes : « On s'en sort soi-même en aidant les autres à s'en sortir » (p. 113).

Les femmes de l'échantillon demandent de l'aide, même si cette démarche est loin d'être facile. Les services formels sont perçus comme impersonnels, mais plusieurs y auront recours tout de même : d'une part, parce que les proches sont souvent incapables d'aider, étant déjà aux prises avec des problèmes semblables, et, d'autre part, parce que la même distance faisant l'objet d'une critique est souvent appréciée pour la neutralité et le secret professionnel qu'elle assure. Le voisinage et la famille étant rarement source d'aide, il reste les amies qui aident et se font aider. On découvre en effet que la dynamique de l'aide est réciproque et que cette réciprocité est très chère à ces femmes que l'on présente à tort comme de simples demandeuses d'aide, trop vulnérables et passives pour aider les autres.

Décrire ce livre n'est pas simple, car le mince résumé fait ci-dessus ne lui rend pas justice. La recherche a été effectuée avec une grande rigueur et la réflexion théorique est intéressante ; quant à la lecture, elle est, avant tout, vivante, bouleversante, passionnante. Elle donne envie de s'attarder à découvrir la face cachée des connaissances impersonnelles et démontre que l'émotion a sa place dans une démarche scientifique.

CATHERINE DES RIVIÈRES-PIGEON  
Université de Montréal

—● **Martine Delvaux**

*Femmes psychiatisées, femmes rebelles.*  
*De l'étude de cas à la narration autobiographique.*  
Paris, Institut Synthélabo, 1998, 281 p.

Martine Delvaux offre au public un livre sur la « folie » des femmes, ou plutôt sur la « folie » ET les femmes, mot qu'elle placera, tout au long de l'ouvrage, entre guillemets comme si, par là, elle invitait les lectrices et les lecteurs à suspendre leur propre jugement sur le lieu et la nature véritables de cette chose nommée « folie ». On aura vite compris que l'auteure récusé non pas tant l'expérience de la folie, telle qu'elle peut être vécue par des femmes, mais bien le discours dans lequel elle est enrobée quand il est question de maladie mentale ou de diagnostic psychiatrique désignant croyances, attitudes ou comportements jugés par d'autres comme étranges, dérangeants, différents.

Il ne sera alors pas étonnant de trouver dans ces pages une critique virulente de l'univers de la psychiatrie/santé mentale, accusé de dépossession systématique de l'histoire, de la biographie et de l'expérience de ces femmes « folles », « hystériques », « malades mentales », au profit de la constitution de la science médico-psychiatrique et psychanalytique. Toutefois, ce ne sont pas que les hommes de cette science psychiatrique officielle qui se trouvent accusés, bien que, de manière ambiguë, si l'on juxtapose le premier chapitre de l'ouvrage aux derniers, y passent aussi les Foucault, Laing, Mannoni et autres ténors de l'antipsychiatrie, ce mouvement issu des années 60 et jamais tout à fait mort, comme en témoigne la persistance des mouvements de personnes psychiatisées partout en Occident. Pour M. Delvaux, en effet, même l'antipsychiatrie est suspecte dans la mesure où, citant Derrida, elle soutient que les meilleurs porte-parole des « fou/folles » seraient « ceux qui les trahissent le mieux ; [...] quand on veut dire leur silence [...] on est déjà passé